

TOM NOTI

TÉMOIN DE RIEN

Roman

ÉDITIONS

L A T R A C E

Tout est faux, sauf les douleurs

Pour Carine

*But my words, like silent raindrops fell,
And echoed in the wells of silence*

*Il y a toujours quelque chose d'absent
qui me tourmente.
Camille Claudel*

*Je suis un clébard.
Je frôle les jambes et me fais houspiller.
J'erre en silence autour de la maison.
J'observe.
J'entends les bruits, j'entends les cris.
Je redoute les colères.
Je vois le matelas passer par la fenêtre, je l'évite de justesse.
Les objets sont éparpillés par terre.
Les mots volent aussi et retombent avec plus d'éclats que les choses.
Ils giclent et éclaboussent.
Je vois les brisures sur le sol de la cuisine.
Je renifle.
Ça sent la viande et les épices.
Ça sent la peine et la haine.
Quand il arrive, on me chasse afin de ne pas attiser sa colère.
Alors je cours me terrer quelque part.
Loin des voix.
Loin des ressentiments qui privent l'atmosphère d'oxygène.
Et puis, il y a elle.
Elle qui s'accroche à moi comme à un radeau trop frêle.
Un radeau qui tangue à ses peines.
Et ses larmes me font couler.*

Les deux maisons

Devant *la petite maison*, il y a un landau.

Dans le landau, le bébé dort, un peu protégé du soleil par la capote bleu marine. On dirait un vieux landau anglais avec ses grosses roues délicates, mais ici, rien n'est anglais, rien n'est distingué. Tout respire la friture, la javel et le café. Tout respire le soleil, la sueur qui colle, la terre qui se désagrège et la mécanique graisseuse.

Entre les roues du landau, le chien est couché. Il a l'air assoupi lui aussi, mais il veille. C'est un chien de garde, une race imposante. Il est encore jeune, mais il semble porter en lui des décennies de quiétude et de force. Il veille. Il est conscient de son rôle. Le cri des milices alourdit son âme et le sang des loups coule dans ses veines. Personne n'approchera du landau. Il perçoit le petit être bouger dans son sommeil. Il le sent qui grogne et s'agite au-dessus de sa tête. Alors il pousse un soupir pour souffler sur les rêves flous de l'enfant et le monde s'apaise.

À peine à quelques mètres de là, des bruits s'échappent de la cuisine. Des tintements de casseroles, des jets d'eau du robinet, des murmures de chansons qui accompagnent une radio en sourdine.

Plus loin, sur la départementale, les voitures passent. On entend la rumeur des moteurs comme un bourdonnement d'abeilles. Pour un crissement de freins, parfois, le chien dresse une oreille.

Parfois aussi, le rideau de perles s'entrouvre et la mère jette un œil pour savoir si tout va bien, si le petit dort encore dans le landau, si le chien veille toujours, si les immuables éléments qui constituent sa vie restent figés dans ces rayons de soleil moelleux, dans cette douceur ronronnante. La sérénité qu'elle constate la rassure. Elle retourne alors à sa cuisine. Les perles du rideau s'entrechoquent derrière elle et l'air qu'elle fredonnait flotte à nouveau dans les vapeurs moites de cuisson.

À midi vingt, le chien lèvera à nouveau la tête. Il va rester quelques instants immobile, les oreilles aux aguets afin d'être sûr de ce qu'il perçoit. Puis il va se redresser et s'éloigner doucement. Il est de trop désormais. Quelques secondes plus tard, on entendra le solex crachoter en atteignant la maison. Le père rentre du travail. La mère l'accueille par un baiser et quelques mots chuchotés. Leurs sourires planent un instant sur le landau et masquent les rayons irisés de l'astre. Les perles, secouées davantage par les avant-bras noircis du père, tintent un peu plus fort. Le bébé se réveille. Il est l'heure de manger. Le grand-père est absent, le fils aîné au collège. Avant de s'attabler, le père frotte vigoureusement ses mains avec un morceau de savon rêche afin d'effacer les traces de cambouis des machines. Cette odeur, il ne la sent plus, mais elle emplit pourtant la cuisine, les escaliers, le garage, le linge étendu, les sièges de la voiture. Malgré son énergie à les faire disparaître, quelques traces noires persisteront à la commissure de ses ongles, dans les plis de ses phalanges striées. La mère nourrit l'enfant. C'est une famille ordinaire.

Il fait beau et le soleil ralentit le temps presque à le figer.

Devant *la grande maison d'à côté*, le chien s'est posté sur le perron. Il a traversé la haie entre les deux jardins par le passage qu'ont laissé les hommes dans la rangée d'arbustes. Ici, de ce côté-là de la haie, personne ne rentrera à midi. Il le sait, le chien. Il flairera sa gamelle, se saisira de ce vieil os à moelle pour quelques coups de dents. Il attendra surtout que le solex démarre en début d'après-midi, que le père d'à côté reparte à l'usine, afin de revenir vers l'enfant dans son landau et le surveiller à nouveau. Il est investi de ce devoir. C'est inscrit au plus profond de ses entrailles. Il veille, attentif et opiniâtre.

Il navigue d'une maison à l'autre, le chien. Tout au long de la journée, depuis la naissance de l'enfant, il surveille et rassure. Il a compris d'instinct sa mission. Les femmes des deux maisons s'en sont d'abord amusées. Ces voisines sont deux sœurs. Elles regardaient l'animal lorsqu'il marchait tout juste de ses membres patauds, se dirigeait vers le landau et se laissait choir sous les roues. Maintenant qu'il a grandi, maintenant que sa rondeur le quitte, elles sont rassurées, les femmes. Le chien est un gardien. Les hommes eux se moquent de cette théorie romantique, ils pensent simplement que le chien s'ennuie lorsqu'il est tout seul. Mais le chien, lui, il sait alors il veille. Il sait ce qu'il doit faire et où il doit être. Et l'enfant dans le landau le saura aussi bientôt. Ils seront unis dans leur devoir par tous ces moments de quiétude, par ces silences soupirés,

par cette confiance tacite et sécurisante. Et lorsque le grand-père engueulera le chien parce qu'il est dans ses jambes, et lorsque le père hurlera que le chien écrase les salades de son potager, et lorsque la fille ira promener le chien au bout de la laisse, et lorsque le maître flattera le chien, et lorsque les femmes lui offriront un reste de viande... le chien saura qu'il y a l'enfant et ce lien indéfectible qui les unit tous les deux. Seulement eux deux, au milieu de tous les autres.

Ce bébé va grandir. Ce chien va vieillir. Mais ils n'auront pas d'importance dans l'histoire. Ils seront des personnages secondaires de la tragédie. Ils seront presque inutiles. Ils resteront des témoins de tout et surtout de tout ce que personne d'autre ne verra.

C'est une histoire d'humains et d'adultes, alors les chiens et les enfants n'ont rien à voir là-dedans.

Il faudra les éloigner, les refouler.

Ils ne devront pas encombrer.

Les gens

Le patriarche avait dit : « Maintenant que je suis vieux, je vais arrêter de travailler. Le champ, personne ne le cultivera. Je vous le donne. Et si vous ne construisez pas vos maisons dessus, je le vends et vous n'aurez rien. » Et il avait appuyé ce dernier mot d'un geste sous le menton en direction de ses filles. « C'est comme ça, vous m'entendez ? Vous avez quelques semaines pour vous décider. J'ai besoin de savoir. » Les deux filles se sont observées. Elles se sont tournées vers leur mère, malade, déjà affaiblie. Elle a juste acquiescé d'un hochement de tête résigné. Elles étaient prises au dépourvu, les deux sœurs. Elles ont seulement répondu : « On va réfléchir, on va en parler à nos maris. » Leur père a ajouté en ouvrant le journal sur la table : « Réfléchir, c'est souvent perdre du temps. »

La discussion avait eu lieu dans la cour, derrière la maison des vieux parents. C'était un dimanche, tout le monde était venu manger. Comme tous les dimanches, les enfants avaient joué entre les tables et dans la ruelle. Les belles-filles avaient exhibé les nouveau-nés, les fils s'étaient penchés sur cette plaque d'égout fissurée. Ils avaient décidé qu'il faudrait faire quelque chose afin d'éviter un accident et avaient fumé en demandant qu'on leur apporte leur café. Il faisait doux ce jour-là pour un jour d'automne. Les deux sœurs auraient voulu que rien ne change jamais. Mais quand les autres sont

partis, quand leur père les a fait venir à table pour leur parler, elles ont su, les deux sœurs, que tout allait changer, que l'hiver allait se répandre bientôt et que le froid allait fissurer davantage ces éléments qui constituaient leur existence. Les paroles sont parfois des cailloux jetés contre les vitrines à la beauté figée. Elles ont compris, les deux sœurs, que leur père leur faisait ce cadeau troublant de les installer ensemble et que plus jamais elles ne seraient seules. Il leur a imposé sa vision de la famille en peignant le tableau de leur avenir. Alors elles se sont retrouvées avec ce marché en main, que ni l'une ni l'autre ne pouvait refuser. Car elles devaient s'engager ensemble ou ne pas s'engager du tout. Il avait compris, leur père, qu'elles seraient bientôt orphelines et que la disparition de leur mère serait un cataclysme. Il faudrait alors qu'elles soient à nouveau proches l'une de l'autre. Même mères, même mariées. Il faudrait qu'elles apaisent leur douleur par leurs regards, par leurs bras... comme avant, il y a si longtemps, dans leur chambre d'enfant, comme dans leurs fous-rires à table, comme lorsqu'elles partaient à l'école d'un même pas, comme lorsqu'elles faisaient front commun face à leurs frères et se rebellaient, ensemble. Alors, voilà, elles allaient accepter de construire leurs maisons côte à côte et ensuite seulement, leur père pourrait vieillir plus sereinement et attendre la mort.

La plus âgée des deux sœurs s'appelait *Jeanne*. Elle a retrouvé son mari. Elle lui a parlé de maison mitoyenne avec sa sœur. Il a rétorqué « Jamais ». Il a ajouté « Je veux une maison à moi. Je ne veux pas

d'une maison au rabais. On ne va pas vivre collés à eux. »

Quand *Gaétane*, la plus jeune, l'a annoncé à son mari, il a dit : « Mais comment on peut faire ? On n'aura jamais l'argent pour construire ! »

Il y a eu une répartition du terrain équitable chez le notaire.

Les actes ont été signés. Chacun a payé la rédaction des droits. Jeanne et son mari ont sorti le carnet de chèques de leur entreprise. Gaétane et son mari avaient déposé sur leur compte l'argent que lui, *Pierre*, était allé emprunter à sa sœur de l'autre côté de la frontière. Il était parti en train, seul, et revenu avec cette enveloppe bien cachée sous sa veste, terrifié par toutes ces choses que cet argent représentait.

Les deux sœurs n'ont jamais beaucoup évoqué ensemble ce moment. Il y avait une certaine gêne entre elles. Mais en sortant du cabinet du notaire où ils s'étaient rendus chacun de leur côté, *Simon*, le mari de Jeanne, a tenu à fêter ça et les a tous invités à boire un verre dans ce bar du centre-ville où il avait ses habitudes. Gaétane a tenté de refuser, d'évoquer des contraintes, leur fils à récupérer. Elle savait que Pierre, son mari, détestait entrer dans un bar, qu'il s'y sentait mal à l'aise, que ce n'était pas son monde. Mais Simon a insisté : c'était un jour important. Il avait raison. Pierre a pris Gaétane par la taille en souriant. Tout irait bien, il fallait effectivement fêter ça. Alors ils se sont attablés dans la fraîcheur de la soirée qui tombait, tous les quatre excités et émus

de ce qui se profilait, de leurs existences futures qui se dessinaient. Certes, ils n'avaient pas choisi le lieu, ni la forme que prendrait leur avenir, mais chacun en définirait les couleurs et contours. Ils ignoraient alors que les angles seraient peut-être plus acérés qu'ils ne l'imaginaient. Et surtout, ce qu'ils ne mesuraient pas alors, c'est à quel point leurs existences seraient à jamais imbriquées, cimentées par ces deux maisons qui s'érigeraient côte à côte.

Chacun construisait sa maison de son côté. Une haie de jeunes thuyas avait été plantée en guise de séparation. Simon l'avait pris à sa charge, avait fait creuser la tranchée par l'un de ses cousins. Les deux territoires étaient définis, les deux mondes scindés, mais cette frontière poreuse les relierait toujours. Pierre venait le soir, en sortant de l'usine, et travaillait jusqu'à la tombée de la nuit. Simon envoyait des artisans avec qui il négociait des chantiers. On appelait encore le champ : « Le terrain du papa ». Au fond, se montait une grande maison avec des matériaux choisis, cossus, de bonne qualité. Les professionnels œuvraient avec efficacité. À l'avant, plus près de la petite route, l'autre maison avançait péniblement. Elle serait plus modeste, les matériaux dépendaient du budget, il fallait souvent opter pour les moins chers. On faisait attention aux prix, on se limitait. De ce côté-là de la haie, chaque dimanche, *Victor*, le fils du couple, venait jouer autour de son père. Il voyait Pierre préoccupé, épuisé et il ressentait sa fébrilité parfois. Il percevait que sa présence était nécessaire : son père n'abandonnait jamais s'il se trouvait à ses côtés.

Dans la maison d'à côté, la fille venait elle aussi parfois sur le chantier. Sa mère l'accompagnait en voiture afin de constater l'avancée des travaux. Elle venait embrasser son oncle plein de sueur. Elle était légèrement plus jeune que son cousin. Deux ans. Ils s'entendraient d'une retenue distante. L'odeur âcre de la transpiration de son oncle mêlée à celle, plus mate, de mécanique, déclenchait en elle un léger haut-le-cœur. Elle était sensible aux odeurs, elle était sensible aux couleurs, elle aurait un goût affirmé pour l'élégance et la subtilité. Elle s'appelait *Gloria*. Elle était bien plus brune que sa mère et au moins aussi ombrageuse que son père. Ses cheveux déjà longs retombaient en cascade et lui donnaient un air de fille du feu, de danseuse de flammes, de dompteuse d'étincelles. Gloria semblait calme et observatrice. Son œil inflexible décodait les attitudes avec certitude. Sous cet air impassible et détaché, sous ses postures gracieuses, elle masquait une audace, une fougue qui pouvait faire s'éclairer les étoiles et allumer des incendies. Quelque chose de violent et de désespéré émanait de son jeune être, de son âme ingénue. Elle ne pouvait encore l'exprimer et ne se l'expliquait pas, mais, au fond d'elle, la lame acérée des opinions qu'elle se forgeait sur tout et tous s'aiguissait avec vigueur. Et cette braise ardente l'effrayait sans doute un peu. Elle pressentait qu'elle aurait à étouffer, à dompter quelque chose qui la dépassait et ne savait pas si elle aurait la force. Peut-être était-ce ce sentiment diffus qu'elle n'était pas vraiment l'aînée de cette famille, que sa place n'était pas légitime, méritée, qu'elle devrait sans cesse la défendre et s'en défendre.

Il faut alors d'abord revenir sur l'histoire de cette famille-là, avant qu'elle n'emménage dans sa magnifique maison qui s'élevait avec autorité. Revenir à son origine, aux fondations de son entité et de ses êtres.

Jeanne et Gaétane

Jeanne était grande, d'une taille surprenante par rapport à ses deux sœurs. Sa peau paraissait presque diaphane, une carnation elle aussi étonnante. Jeanne était une princesse, elle était différente. Elle fut aussi la seule à décider de reprendre des études. Pourtant, comme sa sœur aînée longtemps avant elle, et comme plus tard *Gaétane*, sa jeune sœur, Jeanne avait très tôt quitté les bancs de l'école pour entrer au patronage. Apprendre un métier et travailler au plus tôt. « LE TRAVAIL » le seul Dieu de son père, le leitmotiv de ces familles d'ailleurs qui s'abrutissaient à courber l'échine, à suer, à affronter, à subir, à montrer qu'ils faisaient partie du grand élan national des laborieux dont la France, pays d'accueil, avait tant besoin après-guerre. « LE TRAVAIL » cette accréditation, ce laissez-passer, cette attestation d'une dignité redevable. Alors comme ses sœurs, après l'école, Jeanne œuvrait sans relâche : aider sa mère avec le ménage, avec les repas, avec les petits cousins et les neveux, à garder, à nourrir, à langer, à consoler, à débarbouiller, à promener sous le regard amusé des jeunes du quartier. Puis, le dimanche, travailler aux champs avec le père. Au sortir de l'école, ce fut donc le patronage puis cette chocolaterie où il n'y avait plus qu'à faire de son mieux, à baisser la tête et se résigner. Attendre que le destin soit peut-être bienveillant. Travailler et ne plus respirer que

par l'action, avoir du mal à échafauder des rêves tellement la fatigue annihilait tout. Jeanne était jolie, très jolie. Elle savait emplir de grâce et de joie tout ce qu'elle faisait. C'était sa force. De même, lorsqu'elle s'acquittait des tâches domestiques avec Gaétane, sa jeune sœur, tout entre elles prenait des airs d'amusements, de chants et d'éclats de rire. Les vêtements des frères à repasser devenaient des séances de mime, de petits théâtres sororaux. Gaétane enfilait les costumes trop grands, trop larges et imitait ses frères et leurs attitudes exagérément viriles. Face à elle, Jeanne minaudait pour devenir les fiancées, les belles, les jolies, les élégantes. Celles qui portaient des dentelles, celles qui se maquillaient. Celles qui ne salissaient pas leurs manches de la morve des neveux ni leurs souliers de la poussière et de la terre des cultures. Lorsqu'il arrivait que le jeu s'éternise, leur mère montait à l'étage leur demander de se presser pour éviter les foudres masculines que l'impatience acérait. Si elle les surprenait dans leurs jeux, elle riait avec ses filles, de son rire silencieux et soyeux. Mais si c'était l'un des frères qui apparaissait dans l'embrasement de la porte les gifles pleuvaient. Et c'est souvent Jeanne qui en faisait les frais. Elle s'interposait entre ses frères et sa petite sœur. Toujours. Elle encaissait les claques s'il le fallait. Elle avait ce courage, cette grandeur d'âme, Jeanne. Docile en apparence, elle faisait le dos rond, elle absorbait la violence afin d'en adoucir les vibrations sur ceux qu'elle aimait. Malgré ces rares épisodes d'une époque où l'acceptation fossilisait les attitudes, Jeanne et Gaétane adoraient ce cocon familial dans lequel toutes les destinées se partageaient.

En devanture, il y avait la boutique et le logement de leurs parents et, derrière, tout autour d'une cour pavée, légèrement pentue, mal agencée, de petits appartements s'accrochaient et leurs occupants se déversaient chaque jour comme les ruisseaux vers leur confluent. Jeanne et Gaétane avaient décidé, dès leur plus jeune âge, que les contraintes liées à cette promiscuité constante devaient arborer un aspect joyeux, à l'image de leur père besogneux, rude et chantant, de leur mère douce et rassurante. Leur mère, leur indéfectible amour. Elles auraient donné leur vie pour cette femme à la démarche lourde et au sourire délicat. Alors, les deux plus jeunes sœurs emplissaient de leur complicité et de leurs rires cet espace fourmillant où toute la famille se croisait, se retrouvait, échangeait ses avis, ses recettes, sa progéniture, ses coups de main et parfois ses coups de gueule. Comme si tous leurs chemins convergeaient ici. Comme si tous leurs cheminements individuels ne passaient que par ces pavés bancals. Et s'il restait quelques fois une pièce inoccupée dans ce dédale de logements exigus, elle servait de pied-à-terre à d'autres familles ayant fui une guerre, un pays ou à des clochards du quartier. Tous ceux sans toit sur la tête, chargés de leur seul espoir, de leur ineffable tristesse et de ces déchirements qui scindent à jamais une existence, pouvaient être accueillis, recueillis dans cette cour qui miraculait aussi ses hôtes. Au milieu de cette agitation incessante, Jeanne et Gaétane jouaient leur partition avec application et toute la joie possible. Et, bien que la jeunesse de leur quartier partît se retrouver en ville, elles deux refusaient les invitations. Elles devaient subir cette

injustice rageante de rester cloîtrées et de s'occuper des progénitures démultipliées de cette famille inlassablement exponentielle.

Leur père avait tant à faire : les cultures, le commerce et tout ce qu'il s'imposait : épauler les uns, défendre les autres, aider des jeunes à trouver un emploi ou une famille à obtenir un logement social, mettre en relation, négocier, séduire, batailler puis célébrer cela au café du coin. Il connaissait du monde, le père. Il était devenu « une figure locale » et les plus nécessaires savaient qu'il fallait s'adresser à lui en cas de besoin... et aussi à son épouse, au magasin, lorsqu'ils n'avaient plus de quoi manger.

Dans la cour, de grandes tables se dressaient les jours de fête comme les jours de deuil. Il fallait boire, manger, chanter et rire pour conjurer le sort. Pour faire résonner ici que la mort ne ferait jamais le poids, ne ferait jamais peur, qu'une famille liée, que des êtres ensemble étaient plus solides que le mal, que la peine. Alors, en fin de journée, tout le monde se retrouvait dans cette cour : les travailleurs rentraient de l'usine, les enfants avaient les cheveux luisants de savon, et l'on se rejoignait l'espace d'un moment pour boire, manger, discuter avant que tous ne se dispersent et regagnent leur logis. Le fils aîné de la famille, celui qui portait le prénom de leur père, était installé au fond de la cour, dans le plus grand logement avec son épouse et leurs trois enfants. Il était le doux, l'affable, l'intouchable, il suivait les traces de son père et s'imprégnait du caractère de sa mère en se tournant vers les autres et en se détournant des humeurs parfois impétueuses de celle qu'il avait épousée. Venaient ensuite une sœur et deux frères.

Jeanne était donc l'avant-dernière fille de cette tribu. Sa sœur aînée était déjà mariée. Elle avait habité ici un moment avec son jeune époux avant de partir s'installer dans le centre-ville. C'était la même chose pour ses deux frères : ils avaient pris leur élan de couple dans ce cocon pour ensuite voleter pas bien loin d'ici. Et tant mieux qu'ils soient partis, eux, car Jeanne et Gaétane avaient suffisamment redouté et subi leurs états d'âme et leurs humeurs. Ils s'étaient fait leurs dents d'hommes sur leurs sœurs. Exigeants et despotes, ils les avaient houspillées telles des domestiques. Les sœurs ne se rebellaient que rarement. Parfois, Gaétane se cabrait et hurlait à l'un de ses frères qu'elle n'aurait jamais un mari comme lui. On lui répondait qu'elle n'aurait tout bonnement aucun mari tellement elle était laide.

Les sœurs avaient dû forger ici leurs armes de femmes dévouées et irréprochables. Elles avaient beaucoup accepté pour leur mère et pour la paix de ce sanctuaire. Mais tout le monde savait, à son caractère frondeur, que Gaétane aspirait à toute autre chose qu'une vie de soumission. Et la famille entière de penser que tout serait compliqué avec elle. Elle, de son côté, se réconfortait à ce feu intérieur qu'elle savait aussi brûlant en secret chez Jeanne. D'un regard échangé, les deux sœurs attisaient leur rébellion masquée et sourde, ce terrible désir de vivre leur vie à la fois si proche et si loin de leur enfance sculptée dans le marbre des certitudes patriarcales.

Jeanne

Un soir de juin, *Jeanne* avait rencontré Simon lors d'un bal de quartier. Elle l'avait déjà aperçu à plusieurs reprises, mais, ce jour-là, quelque chose fut différent. Peut-être la musique était-elle plus forte, les rires plus limpides ? Peut-être était-ce l'atmosphère enjôleuse d'un été qui perlait sur les nuques des danseurs ? Plusieurs fois auparavant, ils s'étaient seulement croisés, mais ce jour-là, la rencontre eut lieu. L'impact entre deux Terres, deux continents poussés l'un vers l'autre par l'attraction de la lune, comme une irréversible marée. On peut passer sa vie à côtoyer des gens en restant dans le vague, sans discerner leur être. Pourtant, il suffit d'un instant, d'un détail, de l'arc d'un sourcil qui s'accentue, d'une ombre qui se reflète sur la joue, d'un fil qui s'échappe de l'ourlet d'un col de chemise et l'on s'attarde, et l'on s'intrigue, et l'on se penche, et l'on s'incline vers l'autre. Simon faisait partie d'un groupe de jeunes gens qui fréquentaient souvent les bals. Ils étaient bruyants et fanfarons. Des garçons pas si mauvais que ça, juste avides des regards et si craintifs de ne pas exister pleinement sans ce tapage. L'oubli terrorise ceux qui ne sont pas grand-chose. Au milieu des autres, Simon aimantait car il était beau, infiniment beau. Il avait une prestance folle et se déplaçait avec la foudre qui fusait du claquement de ses semelles. Ses chaussures n'étaient pas aussi bien cirées que celles des

frères de Jeanne. Ce détail avait touché la jeune femme qui regardait cet homme dont on ne s'occupait pas vraiment, en tout cas un homme qui n'obligeait aucune femme, aucune sœur, à lustrer les apparats cuirassés de son armure d'homme. Simon était un chevalier solitaire malgré cette armée d'amis enjoués. Les filles se poussaient du coude. On disait qu'il était brillant, on disait qu'il était ambitieux. Jeanne avait tout à coup, elle aussi, aimé cette assurance, cette fierté. Il avait posé son regard sur elle et elle s'était sentie parée, valorisée, valeureuse. C'était un regard de braise, mais qui ne l'a pas rabaisée vers un sol rougi de cendres. Il n'y avait pas la terre exsangue du foyer qu'elle occupait dans ce regard. Au contraire, elle y percevait des volutes de fumée aériennes qui s'élevaient dans les airs et tourbillonnaient en une danse légère. Elle a été aspirée par ce trouble. Elle flottait sans même oser le moindre battement de cils. Quelque chose s'ouvrait, se révélait, une trappe qui la menait aux souterrains de son âme. Les torches dans ce sous-sol étaient déjà embrasées. Le chemin, aussi inconnu soit-il, aussi terrifiant soit-il, avait déjà raviné son être. Simon l'invita à danser. Il la trouvait divine et le lui murmura. Ce fut tout ce qu'il lui dit « Tu es divine » car il se méfiait des mots, Simon. Il appréhendait que les mauvais, les maladroits ne s'échappent et gâchent tout. « Tu es divine ». Jeanne se demanda si ses pieds s'éloignaient vraiment du sol. Elle planait au-dessus de tout ce qu'elle avait rêvé d'être. Ses frères l'avaient tant maltraitée. Par mépris, par habitude ou par négligence. Ils s'étaient toujours moqués d'elle, de sa taille et de son cou de girafe. Ils l'avaient brimée comme un animal trop docile. Son père lui donnait des ordres et hochait la

tête en silence pour seul compliment. Alors, ces trois mots de Simon, étincelaient soudain le soir tombant, coloraient tout autour, bien plus que ses joues. Ces trois mots devenaient rivière de diamants autour de ce cou gracile. « Tu es divine ». Elle était tombée amoureuse, instantanément, implacablement, violemment. Simon allait la porter au-dessus de sa vie. Il l'arracherait de son quotidien avec élégance. Elle qui avait seulement été entourée d'hommes rudes ou juste maladroits. Même sa plus jeune sœur, Gaétane était devenue un peu rugueuse à leur contact, à force de résister et de les affronter. C'est ce que remarquait Jeanne. Elle n'aurait jamais avoué ça à Gaétane, mais, si, sa petite sœur devenait rugueuse, maladroite, elle aussi, comme eux. Tout avait décoloré sur elle parce qu'elle prenait tout à bras-le-corps avec une intensité jamais maîtrisée. Gaétane ne laissait rien couler, rien passer. Alors les couleurs ternes avaient un peu bavé et l'avaient imprégnée. Depuis longtemps, Jeanne, elle, n'affrontait plus personne. Elle observait sa mère résignée et toujours pétrie de douceur, de douceur et de craintes. Voilà, Jeanne avait suivi l'exemple maternel. Elle n'a donc rien bravé, elle a préféré mentir, elle a choisi de tricher. Elle a préservé son secret et retrouvait Simon dès qu'elle le pouvait. Pour la première fois, la peur amère qu'elle ressentait avait le goût sucré de l'interdit. L'excitation prenait place au creux de son ventre, au creux de sa vie. Des moments volés, des endroits secrets. Tout semblait voguer sur les notes d'une mélodie qu'elle n'avait jamais entendue jusque-là. Si quelqu'un l'avait su... Et, forcément, cette somptueuse clandestinité n'avait pas résisté

au temps qui court et au souffle des mots. Certains quartiers sont bâtis de murs contre lesquels les cris s'étouffent, mais les joies et les rumeurs rebondissent. Le père l'a appris d'untel qui l'avait entendu dire de tel autre. À cette époque, on avait étrangement oublié les ravages des années guerrières du verbe dénoncer. À cette époque, on usait des mots comme « devoir », « valeurs ». Ils étaient devenus des laissez-passer singuliers à la rancœur et à l'aigreur. On pouvait devenir d'honnêtes voisins en médissant sur les enfants des autres, en signalant le vice, en écornant la réputation trop jalousement immaculée d'une famille. À cette époque, le chuchotement délateur était une arme de destruction massive. On traquait les comportements inappropriés d'autrui en se comportant de manière ignoble pour une morale contestable. On ne tondait plus sur la place du village, mais on fouillait les poubelles avec un mélange de sacerdoce immonde et de jubilation. Les lettres anonymes s'étaient transformées en messes basses. Le père n'a pas demandé à Jeanne qui était ce garçon, il le savait déjà. Il lui a juste intimé de cesser de le voir. Jeanne a baissé la tête. Jeanne a dit oui, comme toujours avec son père, mais cette fois, elle n'a pas obéi, elle a continué de mentir, de cacher, de tricher. Elle a patienté puis s'est inscrite à des cours du soir de secrétariat. Son père a levé un sourcil à cette requête soudaine, mais la fierté l'a emporté sur le doute. Elle n'oserait jamais, Jeanne, pas elle ! Il lui a donné son aval, pour ne pas dire sa bénédiction. Alors voilà, elle se rendait deux fois par semaine aux cours de secrétariat et les deux autres soirs, elle retrouvait Simon. Dans l'entourage, il n'y avait personne pour sus-

pecter, pour traquer une fille qui s'investissait à ce point dans la reprise des études, ni personne pour le comprendre, non plus. Et c'est lors de ces rendez-vous clandestins que Jeanne et Simon ont tout imaginé, tout manigancé. Il n'y avait qu'avec lui que Jeanne pouvait envisager de dépasser les frontières de la résignation. Dans les rues anonymes de la ville, leur futur grandissait et se dessinait avec clarté. Tous leurs projets n'avaient pour restriction que le désaccord futur du père de Jeanne. Ce père qui ne voulait pas de Simon dont la famille n'était pas respectable. Jeanne avait entendu les mots et ces mots l'avaient percutée. Mais ça ne voulait rien dire « une famille respectable ». Les objections hurlaient dans la tête de Jeanne. Elle retenait le cri de ses questions : « Étaient-ils respectables, eux, avec ces mâles qui paradaient et ces femmes qui triaient ? Étaient-ils respectables, eux, quand ses frères gominés et tirés à quatre épingles devenaient des petits toutous, des gigolos, devant ces beautés aussi sublimes et glaçantes que des couvertures de magazines ? Était-ce respectable que le père rentre parfois aussi saoul qu'une barrique et que la ville entière le voie hurlant, débraillé, invectivant son épouse que l'on avait appelée à la rescousse et qui était venue le récupérer, honteuse ? » Aucun de ses frères ne se dévouait pour ces basses besognes. Soulager leur mère ? Jamais. La honte demeurerait féminine. Elle avait raison Gaétane de reprocher à ses frères leur manque de courage et leur dire qu'ils devraient se cacher de délaissier ainsi leur propre mère. Elle leur crachait ça au visage en enfilant sa veste et partait en courant rejoindre sa mère et Jeanne qui traversaient déjà la rue vers le bistrot. Elles s'en fichaient, les deux sœurs, de partager

l'humiliation maternelle. Ensuite, il fallait encaisser les mots aigres du père et sa main levée avec cette lourdeur d'ivrogne. De retour à la maison, Gaétane écopait parfois des gifles de ses frères qui retrouvaient leur honneur une fois le père couché.

Jeanne s'était donc tue sur ces conceptions de respectabilité. Elle avait ravalé les objections. Elle avait décidé de ne jamais plus se battre dans un caniveau. Elle ne voulait plus redescendre des sommets où elle flottait dans les bras de Simon. C'est là-haut qu'elle trouvait sa respectabilité, ailleurs que dans cette cour pavée de son enfance. Jeanne et Simon ont donc fomenté leur avenir, cachés dans un garage désaffecté, enlacés dans leur certitude de mériter tous les deux mieux que ce qu'ils avaient eu jusqu'à présent, persuadés que rien ne les empêcherait de parvenir à toucher les étoiles qu'ils scrutaient dans le silence de leur cachette, sous quelques tôles éventrées de leurs vies d'enfants qui s'envolaient alors.

*J'entends le bruit
Je tends l'oreille et me redresse
L'herbe sur laquelle j'étais allongé conserve mon
empreinte
Le bruit reprend, il est sourd
Je m'approche de la haie et me glisse dessous
Un cri est étouffé et le bruit devient mat
Je reste immobile
Je ne perçois pas ce qu'il se passe
Mais je sens cette peur dans mon être
Je sens cette sale odeur de la peur
Je ressens ce courant brûlant qui parcourt mon échine
Elle vient se flanquer là, au creux de mon ventre
Je retiens la plainte qui gronde en moi
Les gouttes perlent
Un autre cri, des murmures
Si je m'approche davantage, on va me voir
Ils vont me chasser
Lui me frappera, peut-être
Je ne parviens pas à me détacher de ça
Je ne parviens pas à m'avancer pour faire diversion
Je me couche là, sous la haie
Et j'étouffe, gueule close,
Ce hurlement dont j'entends l'écho dans la maison
Ce cri qui me hantera toujours désormais*

Gaétane

Gaétane était la benjamine de la famille. Elle était courageuse. Elle savait travailler dur elle aussi, à la maison ainsi qu'aux champs où elle triait les légumes et les fruits pour mettre de côté les moins présentables. Ce sont ceux que la famille mangerait. Il ne fallait pas faiblir face au labeur alors elle ne faiblissait pas et ne se plaignait pas non plus. En revanche, elle avait aussi décidé de ne jamais capituler face aux injustices qu'elle contestait inlassablement avec virulence, avec rage. Mais sa terrible impuissance et ses éternelles désillusions face à l'immuable pouvoir des hommes de la famille lui vrillaient parfois le ventre.

Juste avant que ne naisse cette petite rebelle frondeuse, le père s'était pris de passion pour la cause communiste. Il avait donc décidé que « celle-ci », la dernière de leurs enfants, ne serait pas baptisée. Deux ans avant *Gaétane*, Jeanne était née. Et Jeanne avait été cérémonieusement portée sur les marches de l'autel, présentée aux hommes et aux Dieux afin d'être lavée des péchés du monde. Pas *Gaétane*.

Pour Jeanne, le père avait encore mis sa cravate, il avait invité toute la famille et avait servi son vin à tous, même au curé. Le père méprisait cet homme d'Église qu'il jugeait fourbe. Il le voyait bien faire des salamalecs auprès de sa trop pieuse femme. L'hypocrite en robe savait à qui s'adresser dans cette maison. Le père, un rustre, partageait toutefois

avec lui son breuvage non béni en lui clamant, provocateur, chaque fois qu'il lui remplissait un verre : « Ceci est le corps de ma Terre, la sueur de mon front et la couleur de mon sang. » Et le curé de grimacer un sourire avant d'absorber le vin ginguet.

Néanmoins, quelques mois plus tard, le père devenu plus rouge que son pinard, avait définitivement et catégoriquement mis un terme à toute connivence avec le catholicisme et ses hommes enrobés de richesses égoïstes. Il clamait le partage bien qu'il en fut partisan bien avant qu'une carte du parti ne lui soit attribuée. Alors quand il avait été question du baptême de Gaétane, il avait assené : « NON, pas de baptême, pas de cravate, pas de soumission, pas de tralala ! Et NON, ce sera NON ! » Il avait tapé du poing sur la table et les prières suppliantes de sa femme l'avaient davantage conforté dans cet acte provocateur. Ni cette profonde et sincère terreur de sa femme, ni ses larmes étouffées n'avaient pu lui faire entendre raison. Il ne dirait plus « Amen » à l'église et à ses manigances obséquieuses que la Guerre avait parfois révélées. La politique lui avait ouvert les yeux. Il voulait se sentir libre et la religion l'interdisait avec ses carcans, ses lignes de conduite, ses chants mielleux en écho aux terreurs distillées. La religion brimait ce libre arbitre exaltant qu'il avait découvert, cette émancipation qu'il avait méritée. Dire qu'il avait parcouru ce long chemin, surmonté tous ces obstacles pour finalement ne pas être affranchi jusque-là. Alors, « debout les damnés de la Terre, du passé, faisons table rase ».

Gaétane serait son cheval de bataille, son éléphantéau d'Hannibal pour atteindre une nouvelle vie délestée de ces contraintes, de ces dogmes muse-

lant la pensée, de ces chaînes réductrices de souffle. Gaétane était petite, noire. Sa mère s'inquiétait : « Son aspect reflétait-il la main du diable déjà posée sur elle ? » Elle priait secrètement afin de contrer la probable obscure destinée de sa petite dernière. Elle s'acharnait à la bénir en cachette de son mari, à lui chuchoter des « Notre père » et autres « Je vous salue Marie », mais aussi à lui enseigner le signe de croix qu'elle ne devait reproduire que lorsqu'elle était seule, invisible du père.

Pourtant, il était indéniable que Gaétane était bel et bien en bonne santé, bel et bien vivante, effrontée qui plus est. Elle avait grandi comme une herbe un peu mauvaise et maintenant, elle revendiquait le vent de la révolte. Le sang rouge de Moscou coulait en elle et l'assurance murmurée d'un hypothétique Eden ne lui conférait que plus d'indomptabilité. Elle ruait dans les brancards jusqu'à réclamer, à l'aube de l'adolescence, d'aller pratiquer, comme ses frères, la gymnastique dans le club de la ville. Malgré cette pointe d'orgueil dans le regard du père, il n'en fut évidemment jamais question. L'implacable excuse du travail aux champs, au commerce comme à la maison. Pour le père, la liberté d'esprit communiste et l'égalité proclamée trouvaient leurs limites sous son propre toit. L'ordre familial primerait sur le désordre social, même pour un partisan. Il n'aurait jamais avoué non plus, le père, les causes réelles de son refus catégorique : il ne voulait pas que sa fille s'exhibe en tenue de sport et que des hommes se rincent l'œil sur ses cuisses et s'imaginent, ne serait-ce que s'imaginent, des « choses » concernant la petite. Ces remugles d'idées sombres que la vase masculine laissait s'échapper parfois, ces mots crus qui venaient flotter sur les vapeurs d'alcool

et d'inhibition collégiale des mâles entre eux. Alors NON, ce sera NON pour la gymnastique ! Et lorsque Gaétane insistait, il lui disait qu'elle était insupportable, qu'il aurait mieux fait d'acheter une vache plutôt que d'avoir une enfant comme elle. Au moins une vache donnait du lait alors qu'elle, sa propre fille, ne rapportait que des problèmes. Et la petite dernière trépignait, fulminait et offrait sa colère aux regards goguenards du reste de la famille. Seule Jeanne savait la comprendre et la calmer. « Fais comme moi, lui disait-elle, ne fais pas de vagues si tu veux être tranquille ». Et elle ajoutait « un bateau parvient plus facilement au port s'il choisit un chemin de mer calme. On peut nager sous l'eau sans se faire remarquer des remous des autres ». Jeanne le savait, elle naviguait ainsi, toujours. Mais Gaétane ne le pouvait tout simplement pas, elle ne ressemblait en rien à sa sublime et subtile sœur. Gaétane n'était pas une créature aux écailles délicates. Elle ne parvenait pas à pactiser avec le diable en elle pour avoir l'air d'une affable sirène. Gaétane était une petite orque, blanche et noire aux dents acérées, redoutable et massive et les vagues qu'elle provoquait la lavaient de toute honte d'elle-même. Elle ne pouvait se montrer, comme Jeanne, soumise en apparence. Pourquoi opter pour une vie d'apparence plutôt que dévoiler ce que l'on est vraiment ? Gaétane se voulait lisible et transparente dans ses idées, entière dans sa manière d'être. Elle admirait le tact de sa sœur, mais elle détestait sa fausse soumission car alors les hommes gagnaient tout de même. Pourquoi ses frères avaient-ils des droits que les filles n'avaient même pas la possibilité d'envisager ? Toute cette oppression, cette violence tue. Elle voulait hurler toutes ces injustices, les

combattre, les abolir. Mais sa voix était bien faible au milieu du bruit du monde que les hommes faisaient tourner à leur guise. Et dans cette cour familiale où les murs ne répercutaient que les intonations et les mots graves, Gaétane savait que ses cris trop aigus seraient étouffés par la chaux et le froid étalés par ses frères. Gaétane suffoquait de ça. Les hommes étaient les grands timoniers. Et puis aussi, et puis surtout, il y avait sa mère qui la priait de ne pas s'époumoner en vain : « Les hommes pensent qu'ils décident de tout, mais si nous savons nous y prendre, c'est nous, les femmes, les épouses, les mères, qui décidons quand même ». À bien y réfléchir, elle percevait cette étrange vérité lorsque sa mère lui avouait ce pouvoir secret en rosissant un peu. Gaétane et Jeanne divergeaient sur leurs attitudes et leurs batailles, mais elles se retrouvaient toujours dans l'admiration qu'elles portaient à leur mère, cet incommensurable amour, ciment de leur sororité et de leurs abdications plus ou moins résignées.

Lorsque « la petite Gaétane » a dû entrer au patronage, comme Jeanne avant elle, la famille s'est vue confrontée à un problème : elle n'était donc pas baptisée. C'est le religieux responsable de l'établissement qui est venu fouler les pavés disjoints de la cour où le père buvait un café à l'eau de vie.

« Qu'est-ce que tu veux, curé ? Ne reste pas à l'entrée. Tu viens me parler ou tu restes au loin ? » avait aboyé le revendiqué communiste plein de morgue.

Le vicaire s'était approché. Il s'était assis à la table du diable plus pourpre qu'un cardinal et avait trinqué à contrecœur. Et c'est aussi à contrecœur et empli de foi mauvaise que le père accepta finalement que Gaétane soit baptisée. Mais ce serait en cachette, et surtout, sa femme devait auparavant admettre devant l'homme d'Église qu'il n'y avait aucune différence entre Gaétane et leurs autres enfants. Rien de maudit, rien de diabolique chez elle, « à part ce satané caractère de cochon » avait-il cru bon d'ajouter. C'est ce qu'avait entendu Gaétane, heureuse d'être enfin acceptée par une communauté, fut-elle religieuse. Et, seule dans la sacristie, elle avait aussi entendu le curé marmonner plus loin à une grenouille mantillée de noir : « Espérons que cela calmera cette jeune furie. Il paraît que c'est un véritable petit démon ». Gaétane, cette petite femme bougonne, noireude et qui se pensait laide car le diable avait tout de même dû poser insidieusement sa main sur elle.

Mais le caractère de Gaétane s'est à nouveau révélé lors de sa première expérience d'apprentissage. Elle devait faire ses armes dans un commerce de poissons où elle était si heureuse de se rendre. Or, au bout de quelques semaines, elle vint en milieu d'après-midi, trouver son père dans le champ qu'il cultivait.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu devrais travailler !
— Je ne veux plus y retourner. Ils me font faire la bonniche. Moi, je veux apprendre la vente, la pesée. Eux, ils ne veulent pas. Je ne peux toucher à rien. Toute la journée, je fais du ménage chez eux, à

l'arrière de la boutique. Je ne vais pas là-bas pour ça, je n'y retournerai plus.

Elle avait planté ses pieds dans la terre meuble tout en fichant ses poings sur ses hanches larges. Son père, dont elle attendait une réaction virulente contre elle, l'a fixée. Il est resté ainsi longtemps à l'observer sans rien dire, toujours courbé sur ses plants et il a bien remarqué qu'elle tremblait. Alors, il a frotté ses mains terreuses sur son pantalon de toile et s'est redressé :

– Tu es un bourricot ! Mais, pour une fois, tu as raison. Je vais leur dire que si c'est pour faire du ménage, tu peux rester le faire chez nous.

Et c'est ce qu'il fit. Pour la première fois, il prenait parti pour elle. Gaétane ne fut jamais aussi heureuse que lors de ce trajet décidé vers la poissonnerie. Côte à côte avec son père, mue par les pas vengeurs d'une même rébellion, elle avait tant de mal à retenir ses sourires. Surtout lorsqu'il lui lançait son regard amusé en coin, cette étincelle qu'elle aurait aimé être de la fierté. La confrontation avec le poissonnier tourna court. Gaétane récolta quelques éclats de voix de la devanture du magasin où elle attendait. En sortant son père lui avait souri puis lui avait envoyé une bourrade.

– Ne reste pas faire ta maligne. Rentre aider ta mère. Il y a du travail à la maison ! Moi je retourne au champ.

Ces mots tout simples, secs, virulents, avaient néanmoins empli la petite d'harmonie, de gratitude et de tout cet amour qu'elle attendait et qu'elle avait à offrir à son père. Ces mots scellaient une union qui avait écrasé un sourire sur le visage de Gaétane,

ce visage qu'elle pensait disgracieux, mais que la joie illuminait alors d'une beauté glorieuse.

Peu de temps après cet épisode, puisqu'il fallait travailler quand même, Gaétane est entrée à l'usine. Elle avait 14 ans. Elle portait des nattes brunes jusqu'au bas du dos. Sa peur se mêlait à cette hardiesse, cette fierté de rapporter un salaire et, par la même occasion, de se soustraire aux obligations de la maison où il y avait toujours davantage de choses à faire avec ces neveux et ces nièces qui naissaient encore et toujours.

Elle avait cru échapper à tout cela en grim pant sur son vélo, en s'éloignant presque enjouée avec ce vent de liberté qui caressait ses joues rosies. Elle avait cru que s'enfermer à l'usine serait une évasion. Mais le grincement mécanique, mais les hurlements des sonneries, mais les rires gras des ouvriers et les mesquineries doucereuses des chefs d'ateliers avaient vite eu raison de son enthousiasme. Devant sa machine, elle commença vite à ruminer, à regretter. Et c'était chaque soir et chaque dimanche désormais, qu'elle devait rattraper le temps perdu à la maison. Aider sa mère épuisée, récolter dans les champs les futures ventes de son père. Et toujours ces ribambelles d'enfants dans leur cour. Et toujours ses belles-sœurs, si belles, mais si peu sœurs, qui jouaient les grandes dames dans leurs habits impeccables et leurs propos choisis. Elles trouvaient que Gaétane devait mettre davantage de parfum, l'eau de Cologne ne masquant pas assez l'odeur de l'industrie. Elles lui conseillaient de s'arranger un peu, elles trouvaient qu'elle se négligeait depuis qu'elle était ouvrière. Gaétane

suffoquait de ces mots qu'on lui rabâchait et de ce temps qu'on lui dérobait, de ces jugements qui la terrassaient, même si elle prétendait s'en moquer. Et aussi, et par-dessus tout, Jeanne lui manquait. Sa sœur qui avait la belle excuse des études pour être de moins en moins présente. Gaétane se doutait qu'il n'y avait pas que les cours du soir ! Mon œil, oui ! Alors sa colère s'intensifiait contre tout et surtout contre tous. Une furie constante, une colère brune comme sa chevelure détachée qui apparaissait si frisée qu'elle en était crépue. Un nuage noir qui flottait au-dessus d'elle à la maison et qu'elle devait discipliner, contraindre de nattes lorsqu'elle se rendait à l'usine. Et chaque dimanche, elle se retrouvait cernée des bruits et de la promiscuité de sa famille, des exclamations et des larmes, des joies et des drames, mais rien qui ne la concernait vraiment. Son impuissance à avoir une existence à elle lui apparaissait comme seule destinée et sa colère sourde, solitaire persécutait ses entrailles, à se tordre le ventre jusqu'à en vomir parfois.

Pierre était plus âgé que Gaétane. Il était grand, taquin et un peu gauche. Pour atteindre cette petite brunette renfrognée, il avait imaginé qu'il pourrait tirer sur ses nattes chaque matin à l'entrée de l'usine, comme on sonne les cloches au début de l'office. La petite rebelle n'avait pas du tout apprécié qu'il le fasse un jour. Malgré les grands sourires de Pierre, elle regimbait à ce qu'on la traite comme une gamine et le menaçait s'il recommençait, ce qui fit rire l'assemblée. Les jours suivants, elle lui lançait des regards noirs chaque fois qu'il tentait une approche. Les autres ricanaient. Plus les jours

passaient, moins elle était d'humeur clémente. Et ces chefs qui la bousculaient, et ces femmes qui ne l'aidaient pas, et ce Pierre qui lui tournait autour comme un carillonneur autour d'un beffroi. Elle aurait presque pu lui coller une gifle ou un bon coup de pied de ses chaussures de sécurité. Mais elle aurait eu un blâme et puis c'était davantage les autres qui l'agaçaient. Frapper Pierre... ç'aurait été injuste. Il avait l'air plus taquin que méchant. Et puis les jeunes filles ne font pas ça. Les jeunes filles demeurent dociles. Les ouvriers riaient de voir les deux jeunes gens jouer ainsi au chat et à la souris. Ça gaussait dur. Et ça hérissait la brunette. Elle était sur des charbons ardents, Gaétane, dès qu'apparaissaient les toitures de tôles de l'usine. Pourtant elle finit par s'apercevoir combien Pierre était doux, combien il était gentil, drôle et, à bien y regarder, il était aussi très beau. Alors, plutôt que d'affronter et de heurter, elle a commencé à se dire qu'elle aussi pourrait devenir gentille, drôle et se sentir un peu belle dans les yeux rieurs de ce Pierre avec ses blagues puériles et ses maladresses. Il avait cessé de vouloir tirer ses nattes. Il lui lançait juste quelques innocentes sottises au passage et des sourires gracieux. Alors, dans les grincements, dans les rires moqueurs, dans la suie et les graisses dégoûtantes, la petite Gaétane s'est radoucie. Elle s'est attendrie à la malice des yeux du long jeune homme un peu dégingandé et son reflet a changé jusque dans les miroirs qui s'étaient encrassés de son désespoir. Elle a entraperçu le rai de lumière d'une autre vie possible. Et au fil des mois, elle envisageait presque un avenir qu'elle se choisirait, avec un garçon comme lui, un garçon qui s'appelait Pierre et

qui était pourtant tendre et doux et qui désirait rire par-dessus tout. Elle se disait que la colère pouvait s'atténuer, que les bruits des machines pouvaient se feutrer. Alors, un jour elle a eu l'idée de dégonfler la roue de son propre vélo, comme une blague de fin de journée, comme un écho du son des cloches matinales. Et après l'avoir à nouveau chahutée en la voyant marcher sur la route, tenant le guidon de sa bicyclette aplatie, Pierre l'a raccompagnée sur le chemin du retour. Il est descendu de son vélo et, à pied, côte à côte sur le boulevard, ils ont plaisanté, ils ont ri. Le monde s'est apaisé. Le monde n'était plus une lutte. Pour quelques pas, pour un soleil voilé de fin d'après-midi, pour des souffles partagés à la montée d'un pont et cet air échappé d'un pneu, le trajet avait redonné une respiration à Gaétane. Elle imaginait que, quelques instants, elle aussi pouvait figer l'image, prétendre à autre chose, aimer ce joli garçon qui marchait à ses côtés. Avec leurs vélos entre eux pour seule séparation et leurs envies de sourire comme un lien cadencé. Et Pierre semblait lui aussi désireux d'harmonie, de tendresse, de simplicité. Il semblait lui aussi avoir envie de l'aimer.

C'était drôle et charmant que, les jours suivants, le pneu du vélo de Gaétane se dégonfle ainsi régulièrement. Il avait l'air neuf ce pneu pourtant ! Pierre a remarqué que Gaétane portait toujours une barrette un peu graisseuse en fin de journée. Il savait. Il lui a annoncé qu'ils pouvaient bien faire le chemin ensemble sans avoir à trouver des excuses : elle, son pneu dégonflé et lui, sa pompe à vélo oubliée. Il pouvait aussi la raccompagner sans avoir à marcher autant tout le long du chemin. Elle

n'a pas voulu avouer. Elle a haussé les épaules et affirmé que ce pneu était vraiment de mauvaise qualité. Puis elle a détourné son regard pour cacher le somptueux feu d'artifice de ses yeux d'ébène. Les jours suivants, le pneu ne s'est plus dégonflé. Et Pierre a pu enfin rouler à ses côtés jusqu'au début de la rue où elle habitait. Il a enfin pu lui dire au revoir et repartir en sifflotant et avec ce signe de sa main gauche. Il a enfin pu l'embrasser sans l'odeur de graisse sur la barrette qui retenait sa tignasse impétueuse. Cette barrette qu'elle avait tant utilisée pour dégonfler en douce le pneu de son vélo.

Mais les gens, mais les regards, mais les mots des voisins. Trop honnêtes pour accepter que la petite ne se cache même pas. Ces paroles chuchotées, égrenées en chapelet jusqu'aux oreilles du père qui, un soir, les attendait au bout de la rue. Il a dit bonjour au sonneur de nattes et a lancé à sa fille : « Toi, tu rentres tout de suite ! »

Elle est rentrée en tapant des pieds sur les graviers. Elle n'avait pas pu embrasser Pierre. Elle a eu honte et n'a pas voulu le regarder en s'éloignant.

Le soir, personne n'en a parlé, ni elle, ni son père dont elle évitait d'affronter le regard. Elle était prête à mordre, à griffer car il lui avait volé ce qui n'était rien qu'à elle. Elle le détestait pour cette intrusion dans ce rêve qu'elle vivait enfin et auquel elle voulait rester arrimée.

Le lendemain, devant l'usine, Pierre lui a raconté la discussion courtoise avec son père et les menaces à peine voilées quant à la réputation de sa fille. Elle semblait un peu rassurée. Elle s'est calmée.

Quelques jours plus tard, le père a annoncé à Gaétane : « Tu peux le fréquenter ce garçon. Sa famille est vraiment pauvre, mais ce sont d'honnêtes gens. » Il avait mené son enquête, il était allé interroger les gens du quartier où vivait Pierre. Alors qu'elle souriait, il a ajouté : « Si quelqu'un te voit encore l'embrasser dans la rue, je te tue. Comporte-toi bien. Bien content déjà que quelqu'un veuille de toi. »

DU MÊME AUTEUR

Souligner les fautes

ÉDITIONS ASSYELLE - 2012

Épitaphes

ÉDITIONS ASSYELLE - 2015

Les naufragés de la salle d'attente

ÉDITIONS PAUL & MIKE - 2017

Elles m'attendaient

ÉDITIONS LA TRACE - 2019

Nos Silences
ne sont pas des
Chansons d'Amour

ÉDITIONS LA TRACE - 2020